

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Enfin baigner dans la lumière du ciel

Simon Roy

Volume 34, numéro 2, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

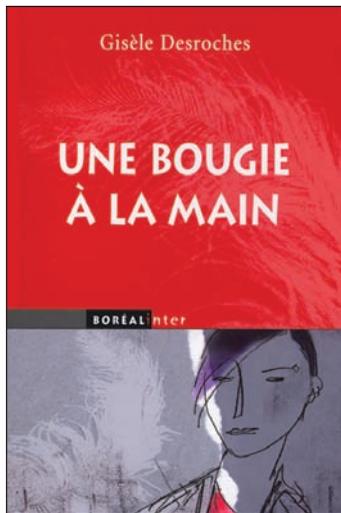
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, S. (2011). Enfin baigner dans la lumière du ciel. *Lurelu*, 34(2), 85–86.



Enfin baigner dans la lumière du ciel

Simon Roy

85

«Mais quand on a perdu le nôtre
Il y a encore l'espoir des autres.»
(Jean-Lou Dabadie, *L'Addition*)

On la connaît avant tout pour ses nombreuses et régulières recensions critiques d'œuvres destinées à la jeunesse qui ont paru, de 1993 à 2005, dans *Le Devoir*. Gisèle Desroches, après avoir passé tant d'années à commenter les ouvrages des autres, au point d'être considérée à juste titre comme une spécialiste de la littérature jeunesse, a publié en 2010 son tout premier roman, *Une bougie à la main*, aux Éditions du Boréal (coll. «Boréal Inter»). L'œuvre s'est retrouvée finaliste au tout nouveau Prix jeunesse des libraires du Québec...

Ce n'est pas sans un certain amusement que Gisèle Desroches a dû lire aux pages 45-46 du numéro du printemps-été 2011 de *Lurelu* (vol. 34, n° 1) une critique sans complaisance mais en général favorable de son livre. Si Marie Fradette regrettait un certain manque d'originalité dans les thèmes abordés, elle soulignait surtout la valeur du style de M^{me} Desroches («fluide et soigné, [il] permet une entrée facile dans un univers pourtant froid et dur») et reconnaissait la crédibilité des personnages, «bien définis»). En outre, la richesse des phrases citées en ouverture de chaque chapitre n'est pas passée inaperçue : «Desroches aborde ses chapitres avec des citations d'auteurs, amenant du même coup les lecteurs à savourer ces pensées.» Style maîtrisé, caractérisation des personnages et intertextualité lumineuse feront donc l'objet de cette étude sur un roman muri, préparé manifestement depuis longtemps, déjà sans doute à partir de lectures-germes marquantes de la critique Gisèle Desroches sur la future auteure d'*Une bougie à la main*.

Le prologue du roman ne tarde guère à mettre le lecteur en état de tension alors que la jeune Christina, au milieu de ses

quinze ans, encaisse le choc d'apprendre que sa mère Clara, souffrant de dépression, a selon toute vraisemblance attenté à ses jours... Une lettre d'adieu trouvée oblige la famille à affronter le fait bouleversant que la mère a disparu volontairement dans la nature en cette froide journée de janvier. Le prétexte est alors idéal pour effectuer sur le plan narratologique un retour en arrière de quelques mois, pour mieux comprendre les événements qui ont abouti à cette décision funeste. La relation tendue, voire tumultueuse, de l'adolescente avec Clara et le beau-père Richard a contraint les services sociaux à confier Christina aux bons soins de sa grand-mère paternelle Sabé, établie à La Cité. Refuge faisant figure de baume sur l'âme tourmentée de Christina, la maison de Sabé est, par comparaison, un havre de paix («une bouée de sauvetage», p. 29) quand on songe à la vie familiale de Christina dans son patelin de Pointe-Onésime.

Une lueur vacillante

Il serait d'abord enrichissant de faire se questionner les élèves ayant lu ce roman sur le sens du titre donné par Gisèle Desroches. *Une bougie à la main* évoque sans doute moins le feu, la flamme, qu'une lueur délicate dans les ténèbres; on peut y voir cette progression hésitante, à tâtons dans l'obscurité, sans trop connaître la voie à suivre, les repères étant difficiles à trouver. On avance dans le doute, éclairé faiblement par une lumière vacillante et fragile. Cette *bougie à la main* rappelle aussi l'espoir des vigiles, des marches commémoratives dans la nuit des grandes tragédies humaines, comme le suggère cette magnifique phrase de René Char, citée si justement en exergue par Gisèle Desroches : «Nous sommes déroutés et sans rêve. Mais il y a toujours une bougie qui danse dans notre main» (extrait de *La nuit talismanique*). Livre-baume, ce texte se charge de nettoyer les plaies des

personnages écorchés par la vie, à travers des moments de tendresse, de chaleur, mais aussi grâce au recours à des citations appropriées qui correspondent harmonieusement à l'état d'esprit des principaux acteurs du roman. Ainsi, quand, en exergue au prologue, on peut lire : «Les plus belles histoires commencent toujours par des naufrages» (Jack London), il est évident que l'on peut étendre l'application de cette phrase de la littérature à la vraie vie et en apprécier la portée sur de jeunes lecteurs affligés par un *naufrage personnel*, qui passent peut-être à travers des moments critiques de leur adolescence. Ne jamais se laisser abattre par les épreuves et croire en un meilleur avenir, voilà le legs optimiste qu'offre la lecture de ce roman pourtant dur, éprouvant émotionnellement. Après la détresse, l'enchantement.

Le poids des mots silencieux

La lecture d'une œuvre littéraire peut être considérée jusqu'à un certain point comme l'art de remplir les trous volontaires de l'écriture, précisément quand l'auteur décide de faire confiance à l'intelligence du lecteur : lui suggérer subtilement les faits plutôt que de tout prémâcher. Ainsi, au milieu de la page 12, attirez l'attention des jeunes lecteurs sur ce passage : «Mon Richard de beau-père est là, debout, flanqué de deux agents en uniforme. Il me salue des yeux. La scène se déroule au ralenti. Un papier chiffonné sur la table : le message.» L'intention de ce détour sur cet extrait elliptique de moins de quatre lignes du roman est de rendre sensible aux menus détails, au non-dit, à ce qu'une simple lecture attentive et éveillée permet de déduire. Il faudra attendre quelques paragraphes pour obtenir confirmation de l'intuition pessimiste : «Le mot *suicide* et le mot *maman* sont en guerre derrière mes paupières» (bas de la p. 13). Dans la

suite de ce même paragraphe, dégagez avec les élèves comment le style, à travers le champ lexical de la violence, évoque le choc de l'annonce du sort fatal possible de la mère de Christina : (*éclats d'obus, transpercent, insoutenable réalité, balle de fusil, épave*).

Relation avec la mère

La pauvre Christina, après des mois difficiles dans l'entourage familial, est placée temporairement chez sa grand-mère Sabé. Sans doute cette situation la place-t-elle conséquemment dans une position déchirante où elle a à choisir dans certaines circonstances entre Clara et sa grand-mère. Proposez aux élèves de travailler en petits groupes afin de dégager les oppositions entre la vie chez Clara et celle chez Sabé. D'abord, il conviendrait de faire ressortir les traits de caractère contrastés des deux figures maternelles. D'une part, l'intransigente raffinée, matérialiste, superficielle, éternelle insatisfaite; d'autre part, l'artiste bohémienne, positive, authentique. La relecture du haut de la page 30 peut servir de base à cet exercice.

Cette analyse des personnages de Sabé et Clara permettra plus facilement d'apprécier des passages où l'on note des différences dans l'ambiance détendue de la maison de l'une et le climat accablant de celle de l'autre. Ainsi, on pourrait facilement associer à la maison de la grand-mère l'extrait suivant, cité hors contexte, tellement on y retrouve la chaleur et la paix : «Ça sent la soupe. Je retire mes écouteurs et m'étire. J'étais bien. Le calme après la tempête de ces derniers jours» (p. 28). En revanche, la lecture de la page 225 est révélatrice de la déception constante que lui procure sa mère : «Lorsqu'elle est allée s'allonger sur le canapé j'ai attendu, indécise, avant de m'approcher pour quêter un câlin. Tout mon royaume pour un câlin de ma mère.

Tellement. Envie. Qu'elle me prenne. Dans ses bras. Son parfum.» Mais Christina n'obtient que rejet et froideur : «Elle m'a fait un signe las, contrarié, impatient. Du genre : allez, embrasse-moi vite et décolle.»

Malgré tout, sans doute en raison des circonstances dramatiques, Christina a fini par développer un sentiment de culpabilité à l'égard de sa mère, comme si elle avait d'une certaine façon contracté une dette envers Clara, qu'elle a laissée peu de temps après sa convalescence pour rentrer à La Cité chez sa grand-mère. La réponse de Sabé, au milieu de la page 299, ne laisse aucune ambiguïté sur la nature des déchirements internes qui torturent la jeune adolescente : «Se sentir coupable, ça ne sert qu'à se faire du mal. Un enfant ne peut être responsable de sa mère. Tu es partie parce que tu es saine.» On peut retrouver à la page 247 une réflexion de Christina sur cette question particulière. Il serait intéressant d'amener les élèves à se prononcer sur ce sujet peu souvent abordé : un enfant porte-t-il effectivement le poids d'une dette envers sa mère? Si oui, celle-ci tiendrait à quoi? Est-ce vraiment la situation fragile de la mère de Christina qui l'amène à ce constat culpabilisant ou ramons-nous tous, tant que nous sommes, dans la même galère?

À l'instar d'autres œuvres riches et profondes, *Une bougie à la main* résiste à la réduction rapide des survols superficiels et incomplets. Tant d'autres sujets pourraient ainsi être analysés pour le

bénéfice des jeunes lecteurs, tous en lien avec des thématiques pertinentes dignes d'intérêt : la présence du personnage inédit du «zouf» nommé Hayam (p. 31 à 33, 40), ce qu'il symbolise (miroir, antithèse ou alors complément de Christina, voire de Clara?), la progression de la relation entre l'adolescente et cette créature étrange (p. 55, 81-84, 246, 269); l'appartenance du roman, jusqu'à un certain point, au réalisme, ses accointances subtiles avec le roman d'anticipation socialement pessimiste, les réflexions sur l'attrait du suicide et la répétition de *motifs* autodestructeurs (p. 302), la fonction du carnet (p. 297). Bref, ce n'est pas la matière qui manque ici pour alimenter des discussions étoffées et intenses avec les élèves. Pour terminer, après avoir fait l'éloge dans cette étude de tant de passages d'autres auteurs, il convient de méditer sur cette phrase forte de Gisèle Desroches elle-même : «J'ai toujours su que les mensonges érigés pour le bien des enfants font plus de ravages que la vérité, toute cruelle qu'elle soit» (*Une bougie à la main*, p. 63).

